


VITAM
IMPENDERE
VERO.



OBSERVATIONS

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENEVE.

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.



M. DCC. LI.



OBSERVATIONS

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENEVE.

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.



E devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur Anonyme, qui vient d'honorer mon Diſcours d'une Réponſe. Mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il eſt queſtion de raiſon,

les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur premiére égalité.

Le Diſcours auquel j'ai à répliquer eſt plein de choſes très-vraies & très-bien prouvées, auſquelles je ne vois aucune Réponſe : car quoique j'y ſois qualifié de Docteur, je ſerois bien faché d'être au nombre de ceux qui ſçavent répondre à tout.

Ma défenſe n'en ſera pas moins facile. Elle ſe bornera à comparer avec mon ſentiment les vérités qu'on m'objecte ; car ſi je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce ſera, je crois, l'avoir aſſez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les Propoſitions établies par mon Adverſaire ; l'un renferme l'éloge des Sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai ſéparément.

Il ſemble au ton de la Réponſe, qu'on ſeroit bien aiſe que j'euſſe dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y ſuppoſe que leur éloge qui ſe trouve à la tête de mon Diſcours, a dû me coûter beaucoup; c'eſt, ſelon l'Auteur, un aveu arraché à la vérité & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu eſt un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je penſois des Sciences le bien que j'en ai dit; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit-on, eſt arraché par force : tant mieux pour ma cauſe; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé? Seroit-ce pour être mal fait? ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des Auteurs,

que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court? Il me semble que j'aurois pû facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La Science est très-bonne en soi, cela est évident; & il faudroit avoir renoncé au bon sens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité; tout connoître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumiéres. En ce sens j'ai loüé le sçavoir, & c'est en ce sens que je louë mon Adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'Homme

peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire, que les Sciences dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi loüable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satyres ameres, tant de miſérables Romans, tant de Vers licentieux, tant de Livres obſcènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſies, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries? Je diſois que c'eſt parce que la Science toute belle, toute ſublime qu'elle eſt n'eſt, point faite pour l'hom-

me; qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage; que c'eſt aſſez pour lui de bien étudier ſes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumiéres dont il a beſoin pour cette étude. Mon Adverſaire avouë de ſon côté que les Sciences deviennent nuiſibles quand on en abuſe, & que pluſieurs en abuſent en effet. En cela, nous ne diſons pas, je crois, des choſes fort différentes; j'ajoûte, il eſt vrai, qu'on en abuſe beaucoup, & qu'on en abuſe toûjours, & il ne me ſemble pas que dans la Réponſe on ait ſoutenu le contraire.

Je peux donc aſſurer que nos principes; & par conſéquent, toutes les propoſitions qu'on en peut déduire n'ont rien d'oppoſé, & c'eſt ce que j'avois à prouver. Cependant, quand

nous venons à conclurre, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eut été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adversaire est que, quoique les Sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre des vrais Philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de legéres Observations à faire, sur quelques endroits de cette Réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pû contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques

perſonnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la queſtion. L'Auteur m'honore de pluſieurs éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carriére. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes : un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable, que des loüanges indiſcrettes. *

Mon diſcours, dit-on, a de quoi

* Tous les Princes, bons & mauvais, ſeront toûjours baſſement & indifféremment loüés, tant qu'il y aura des Courtiſans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands Hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choiſis. La flaterie offenſe leur vertu, & la loüange même peut faire tort à leur gloire. Je ſçais bien, du moins, que Trajan ſeroit beaucoup plus grand à mes yeux, ſi Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point ſongé à ſon portrait ni à ſa Statuë ; mais pour ſon Panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au riſque de n'en point avoir. Le ſeul éloge digne d'un Roy, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

ſurprendre; (*a*) il me ſemble que ceci demanderoit quelque éclairciſſement. On eſt encore ſurpris de le voir couronné; ce n'eſt pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre ſens cette ſurpriſe ſeroit auſſi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuſe à l'intégrité des Académies en général; & il eſt aiſé de ſentir combien j'en ferois le profit de ma cauſe.

On me taxe par des Phraſes fort agréablement arrangées de contradiction entre ma conduite & ma

(*a*) C'eſt de la queſtion même qu'on pourroit être ſurpris: grande & belle queſtion s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas ſi-tôt renouvellée. L'Académie Françoiſe vient de propoſer pour le prix d'éloquence de l'année 1752. un ſujet fort ſemblable à celui-là. Il s'agit de ſoûtenir que l'*Amour des Lettres inſpire l'amour de la vertu.* L'Académie n'a pas jugé à propos de laiſſer un tel ſujet en probleme; & cette ſage Compagnie a doublé dans cette occaſion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles.

doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne ; (*b*) puisque la Science & la Vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans ma Réponse, ou plutôt dans mes Réponses ; car malheureusement j'en ai plus

(*b*) Je ne sçaurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude ; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. QUE la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soûtenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pû dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais Sçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais Sçavans sont en petit nombre, je l'avoue; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes Vertus; or c'est ce qu'on peut à peine espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sçauroit donc

conclure de mes principes qu'un homme ne puiſſe être ſçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me preſſer perſonnellement par cette prétenduë contradiction, quand même elle exiſteroit réellement. J'adore la Vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop auſſi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je ſuis fort éloigné d'avoir de la Science, & plus encore d'en affecter. J'aurois crû que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon Diſcours me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choſes que je ne connoiſſois pas. On ſent aſſez combien il m'étoit impoſſible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que ſçais-je même, ſi l'on n'en viendroit point à les

réunir, ſi je ne me hâtois de paſſer condamnation ſur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puiſſe être ?

3. Je pourrois rapporter à ce ſujet, ce que diſoient les Peres de l'Egliſe des Sciences mondaines qu'ils mépriſoient, & dont pourtant ils ſe ſervoient pour combattre les Philoſophes Payens. Je pourrois citer la comparaiſon qu'ils en faiſoient avec les vaſes des Egyptiens volés par les Iſraélites : mais je me contenterai pour derniere Réponſe, de propoſer cette queſtion : Si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'éxiſte pas ; il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer que je n'ai voulu que m'égaier ſur un frivole paradoxe ;

& cela me paroît d'autant moins néceſſaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puiſſe être, n'eſt pas du moins celui qu'on employe dans les jeux d'eſprit.

Il eſt tems de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi; & c'eſt une indiſcrétion que le Public pardonne difficilement, même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en diſputent devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette régle ſi aiſée à pratiquer avec moi, ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon Adverſaire ; & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur obſervant que j'attaque les Sciences & les Arts, par leurs effets ſur

ſur les mœurs, employe pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; c'eſt comme ſi, pour juſtifier un accuſé, on ſe contentoit de prouver qu'il ſe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eſt fort riche. Pourvû qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes ; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plûpart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le ſpectacle de la nature, expoſé, ce ſemble, aux yeux de tous pour l'inſtruction des ſimples, éxige lui-même beaucoup d'inſtruction dans les Obſervateurs pour en être apperçu. J'avouë que cette propoſition me ſurprend :

ſeroit-ce qu'il eſt ordonné à tous les hommes d'être Philoſophes, ou qu'il n'eſt ordonné qu'aux ſeuls Philoſophes de croire en Dieu? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ſes œuvres; je ne penſe pas qu'elle nous ait preſcrit nulle part d'étudier la Phyſique, ni que l'Auteur de la Nature ſoit moins bien adoré par moi qui ne ſçais rien, que par celui qui connoît & le cédre, & l'hyſope, & la trompe de la mouche, & celle de l'Eléphant.

On croit toûjours avoir dit ce que font les Sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent: l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à ſon Créateur, je le ſçais; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le Philoſophe, qui ſe flate de pénetrer dans

les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa prétenduë ſageſſe à la ſageſſe éternelle: il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluye & le ſoleil tour à tour fertiliſer ſon champ, admire louë & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniére dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire: c'eſt à une bouche ſçavante que ce blaſphême étoit reſervé.

La curioſité naturelle à l'homme, continuë-t'on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles; cependant les ſauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité là, *ſes emplois lui en impoſent l'obligation.* Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vacquer à ſes devoirs. (*c*) *Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſçavoir.* Cela arrive en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus*

(*c*) C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduiſent, ſi les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guéres beſoin d'étudier pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire.

il ſent qu'il a de connoiſſances à acquerir; c'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le tems qu'il perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a guéres qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vuë de leur ignorance ſe développe en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut-être bonne : à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe qu'ils croient tout ſçavoir, & il n'y a ſorte de ſotiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'Auteur a bien plus conſulté ſon cœur qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore, qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir; & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces maximes ſont au moins

douteuses & sujetes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de sçavoir en combien de maniéres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toûjours; & comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toûjours de ses propres forces : il reserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse

battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un Philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens, mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pû remonter plus haut : j'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zéle & d'équité que d'envie contre mes compatriotes & d'humeur contre mes contemporains. Cependant, perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raiſons & ce ſont elles qu'il faut peſer. Quant à mes

intentions, il en faut laiſſer le jugement à celui-là ſeul auquel il appartient.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence une objection conſidérable qui m'a déja été faite par un Philoſophe : * *N'eſt-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempéramment, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'œconomie du gouvernement, aux Coûtumes, aux Loix, à toute autre cauſe qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems ?*

Cette queſtion renferme de grandes vuës & demanderoit des éclairciſſemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles qui ſe trouvent entre la nature du gouvernement, & le génie, les

* Préf. de l'Encycl.

mœurs & les connoiſſances des citoyens ; & ceci me jetteroit dans des diſcuſſions délicates, qui me pourroienr mener trop loin. De plus, il me ſeroit bien difficile de parler de gouvernement, ſans donner trop beau je.ı à mon Adverſaire ; & tout bien peſé, ce ſont des recherches bonnes à faire à Genêve, & dans d'autres circonſtances.

Je paſſe à une accuſation bien plus grave que l'objection précédente. Je la tranſcrirai dans ſes propres termes ; car il eſt important de la mettre fidélement ſous les yeux du Lecteur.

Plus le Chrétien examine l'autenticité de ſes Titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la revélation, plus il ſe fortifie dans la foi : C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe, qu'il

en ſuit de ſiécle en ſiècle le developpement ; c'eſt dans les Livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des appuis ſi puiſſans! & ce ſera à elle qu'un Docteur de Genêve enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſçavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour régle que l'eſprit particulier.

J'oſe le demander à l'Auteur; comment a-t'il pû jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t'il pû m'accuſer de blâmer l'étude de la Religion, moi qui blâme ſur-tout l'étude de nos vaines Sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? &

qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa Religion même?

Sans doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces puériles ſubtilités de la Scholaſtique, avec leſquelles, ſous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'eſprit en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'Arche, pour étayer avec leur foible ſçavoir un édifice ſoûtenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui par leurs miſérables pointilleries, ont avili la ſublime ſimplicité de l'Evangile, & réduit en ſyllogiſmes la doctrine de Jeſus-Chriſt. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'eſt par l'hiſtoire & les faits qu'il faudroit terminer cette diſpute. Si je ſçavois expoſer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ſerviroit-il à décider la queſtion ſur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choiſi, n'a jamais cultivé les Sciences, & on ne lui en a jamais conſeillé l'étude; cependant, ſi cette étude étoit bonne à quelque choſe, il en auroit eu plus beſoin qu'un autre. Au contraire, ſes Chefs firent toûjours leurs efforts pour le tenir ſéparé autant qu'il étoit poſſible des Nations idolâtres & ſçavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceſſaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce Peuple foible & groſſier, étoit bien plus aiſé à ſéduire par les fourberies des Prêtres de Bahal, que par les Sophiſmes des Philoſophes.

Après des difperfions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la Science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Jofeph & Philon, qui par tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoiffables à leur irréligion, furent les Philofophes de Jérufalem ; les Pharifiens, grands hipocrites, en furent les Docteurs. (*d*) Ceux-ci, quoi qu'ils bornaffent à peu près leur Science à l'étude

(*d*) On voyoit regner entre ces deux partis, cette haine & ce mépris réciproque qui regnerent de tous tems entre les Docteurs & les Philofophes ; c'eft-à-dire, entre ceux qui font de leur téte un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui fe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prifes le maître de mufique & le maître à danfer du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel efprit ; le Chymifte & l'Homme de Lettres ; le Jurifconfulte & le Médecin ; le Géometre & le Verfificateur ; le Théologien & le Philofophe ; pour bien juger de tous ces Gens-là, il fuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de foi, mais des autres.

de la Loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la Religion ; mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il en faloit faire : au surplus, ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orguëil ; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des Sçavans que Jesus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministere. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de Science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jesus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans Art, mais avec un cœur pénetré, & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi ; le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux. Les Prêtres Payens allarmés firent entendre aux Princes que l'état étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélerer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre, tous les Peuples couroient au Baptême : l'histoire de ces premiers tems est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contens de persécuter les Chré-

tiens, ſe mirent à les calomnier; les Philoſophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêche l'humilité, ſe joignirent à leurs Prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts ſur la nouvelle Secte. Il falut prendre la plume pour ſe défendre. Saint Juſtin Martyr (*e*)

(*e*) Ces premiers écrivains qui ſcelloient de leur ſang le témoignage de leur plume, feroient aujourd'hui des Auteurs bien ſcandaleux; car ils ſoûtenoient précisément le même ſentiment que moi. Saint Juſtin dans ſon entretien avec Triphon, paſſe en revuë les diverſes Sectes de Philoſophie dont il avoit autrefois eſſayé, & les rend ſi ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien: auſſi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens ſe tenoient offenſés d'être pris pour des Philoſophes.

Ce feroit, en effet, un détail bien flétriſſant pour la Philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes, & des dogmes impies de ſes diverſes Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence, les Académiciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs ſentimens; en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrenaiques, rapporté par Diogéne Laerce. *Suſtulit amicitiam quòd ea neque inſipientibus neque ſapientibus adſit ... Probabile dicebat prudentem virum non ſeipſum pro patria*

écrivit

écrivit le premier l'Apologie de ſa foi.

periculis exponere, neque enim pro inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam. Furto quoque & adulterio & ſacrilegio cum tempeſtivum erit daturum operam ſapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vulgaris opinio, quæ è ſtultorum imperitorumque plebeculâ conflata eſt.... ſapientem publicè abſque ullo pudore ac ſuſpicione ſcortis congreſſurum.

Ces opinions ſont particulieres, je le ſçais; mais y a-t'il une ſeule de toutes les Sectes qui ne ſoit tombée dans quelque erreur dangereuſe; & que dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines ſi avidement reçuë de tous les Philoſophes, & par laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand myſtere; il leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, & offroit ſolemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philoſophes ſe trouverent ſi bien de cette méthode,qu'elle ſe répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Ciceron, qui ſe moquoit avec ſes amis des Dieux immortels, qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y eſt née auſſi avec la Philoſophie; & c'eſt à elle que les Chinois ſont redevables de cette foule d'Athées ou de Philoſophes qu'ils ont parmi eux. L'Hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincére, ſeroit un terrible coup porté à la Philoſophie ancienne & moderne. Mais la Philoſophie bravera toûjours la raiſon, la vérité, & le tems même; parce qu'elle

On attaqua les Payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre ; les premiers ſuccès encouragerent d'autres écrivains : ſous prétexte d'expoſer la turpitude du Paganiſme, on ſe jetta dans la mythologie & dans l'érudition ; (*f*) on voulut montrer de la Science & du bel eſprit, les Livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à ſe relâcher.

Bien-tôt on ne ſe contenta plus de la ſimplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres, il falut toûjours avoir plus d'eſprit que ſes prédéceſſeurs. On ſubtiliſa ſur tous les dogmes ; chacun voulut ſoûtenir ſon opinion, per-

a ſa ſource dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choſes.

(*f*) On a fait de juſtes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ſes écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il ſemble qu'on étoit excuſable alors de s'inſtruire de la doctrine contre laquelle on avoit à ſe deffendre. Mais qui pourroit voir ſans rire toutes les peines que ſe donnent aujourd'hui nos Sçavans pour éclaircir les réveries de la mythologie ?

ſonne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte ſe fit entendre, les héréſies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à ſe joindre à la diſpute. Ces Chrétiens ſi doux, qui ne ſçavoient que tendre la gorge aux coûteaux, devinrent entr'eux des perſécuteurs furieux pires que les idolâtres: tous tremperent dans les mêmes excès, & le parti de la vérité ne fut pas ſoûtenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même ſource. C'eſt l'introduction de l'ancienne Philoſophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Chriſtianiſme. On oſa croire que la Religion en deviendroit plus reſpectable, revêtuë de l'autorité de la Philo-

ſophie ; il fut un tems où il faloit être Platonicien pour être Orthodoxe ; & peu s'en falut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote ne fut placé ſur l'Autel à côté de Jeſus-Chriſt.

L'Egliſe s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorerent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine, qui en ſouilloit la pureté. Un des plus illuſtres Papes en vint même juſqu'à cet excès de zéle de ſoûtenir que c'étoit une choſe honteuſe d'aſſervir la parole de Dieu aux régles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent, ils furent contraints de ſe conformer eux-mêmes à l'uſage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une maniére très-ſçavante, que la plûpart d'entre eux déclamerent contre le progrès des Sciences.

Après de longues agitations, les choſes prirent enfin une aſſiete plus fixe. Vers le dixiéme ſiécle, le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance, que je ne veux pas juſtifier, puiſqu'elle ne tomboit pas moins ſur les choſes qu'il doit ſçavoir que ſur celles qui lui ſont inutiles, mais à laquelle l'Egliſe gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé juſques-là.

Après la renaiſſance des Lettres, les diviſions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De ſçavans Hommes émurent la querelle, de ſçavans Hommes la ſoûtinrent, & les plus capables ſe montrerent toûjours les plus obſtinés. C'eſt en vain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconcilia-

tion, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le déſir de briller aux dépens de leur Adverſaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'inſtruire; le plus fort impoſoit ſilence au plus foible; la diſpute ſe terminoit toûjours par des injures, & la perſécution en a toûjours été le fruit. Dieu ſeul ſçait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences ſont floriſſantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la Religion? Demandons-le à cette multitude de Philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos Bibliothéques regorgent de Livres de Théologie; & les Caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Caſuiſtes. La Science s'étend & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne

veut l'apprendre; nous sommes tous devenus Docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'Art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'Univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, Ministres de la Loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces Livres

Sçavans, qui ne ſçavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous au pied de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette Science orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois; & ſur tout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſçavoir, ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtere eſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles Lettres, ni de Philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'Evangile, & c'eſt ainſi que ſes premiers défenſeurs

l'ont fait triompher de toutes les Nations, *non Ariſtotelico more*, diſoient les Peres de l'Egliſe, *ſed Piſcatorio.*

Je ſens que je deviens long, mais j'ai crû ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réfléxion que c'eſt une choſe bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Je paſſe à la deuxiéme partie de la Réponſe, ſur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guéres moins d'obſervations à faire.

Ce n'eſt pas des Sciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la moleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fut né des Sciences; mais qu'ils étoient nés enſemble & que l'un n'alloit guéres ſans

l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiére ſource du mal eſt l'inégalité ; de l'inégalité ſont venuës les richeſſes ; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs, & par tout où les hommes ſeront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richeſſes ſont nés le luxe & l'oiſiveté ; du luxe ſont venus les beaux Arts, & de l'oiſiveté les Sciences. *Dans aucun tems les richeſſes n'cnt été l'appanage des Sçavans.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand, les riches & les ſçavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſçavans, ou que les ſçavans fuſſent plus riches ; les uns ſeroient de moins lâches flateurs ; les autres aimeroient moins la baſſe flaterie, & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſçavans &

riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philoſophes très-pauvres, & ſûrement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne ſoit à leur ſeule pauvreté, que la plûpart d'entre eux doivent leur Philoſophie: mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux, ſeroit-ce ſur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les ſiennes? *Les Sçavans n'ont ni le goût, ni le loiſir d'amaſſer de grands biens.* Je conſens à croire qu'ils n'en ont pas le loiſir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas ſon métier, ſeroit un homme bien fou, ou bien miſérable. *Ils vivent dans la médiocrité*; il faut

être extrêmement diſpoſé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuſe & moderée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurement une vie voluptueuſe & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut-être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompuë ; d'ailleurs qu'importe qu'il ſoit lui-même vertueux & modeſte, ſi les travaux dont il s'occupe, nourriſſent l'oiſiveté & gâtent l'eſprit de ſes concitoyens ? *Les commodités de la vie pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes.* Il ne me paroît guéres qu'ils ſoient gens à ſe les refuſer ; ſur tout ceux qui s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conſéquent très-lucratifs, ſont plus en état de ſe procurer tout ce qu'ils

desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples & si modestes; le luxe ne sçauroit regner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne se glisse bien-tôt parmi tous les autres sous différentes modifications, & par tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en joüit, & le misérable qui le convoite. On ne sçauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchetes de point, un habit brodé, & une boëte émaillée. Mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer à se

mettre en état d'en acquérir de semblables, un tems & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vuës, pour sçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des Sçavans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon Adversaire est moins indulgent : non seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert? Assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons, on apprendroit à se défier des méchans, & la société en seroit plus

sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derriére. Quoi donc! faudra-t'il joindre le ſcandale au crime? Je ne ſçais; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems ſur le ſcandale: ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir perſonne; car c'eſt un objet très-ſcandaleux, qu'un ſcelerat ſur la rouë. Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu? Oui, comme celui des aſſaſſins de Ceſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Cette penſée a beau être brillante, elle a beau être autoriſée du nom célebre de ſon Auteur, elle n'en eſt pas

plus juſte. Dira-t'on jamais d'un filou ; qui prend la livrée d'une maiſon pour faire ſon coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maiſon qu'il vole ? Non, couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu ; c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajoûter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractéres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſçai quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni reſſource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vû de grands ſcélerats rentrer

rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriére & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vû, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pû raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eut entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des Lettres & des Arts, l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos maniéres. L'Auteur de la Réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné: car puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe, & qu'il fait tant de cas des Sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves: elles ſe réduiſent à ceci. *On ne voit point que les Sçavans ſoient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le ſont ſouvent*

beaucoup moins ; donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des Sciences.

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux eſprits, auſſi peu Sçavans qu'on voudra, mais ſi polis, ſi répandus, ſi brillans, ſi petits maîtres, ſe reconnoîtront difficilement à l'air mauſſade & pédanteſque que l'Auteur de la Réponſe leur veut donner. Mais paſſons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les Sçavans, les Poëtes & les beaux eſprits ſont tous également ridicules ; que Meſſieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ſont des gens groſſiers, qui ne connoiſſent ni le ton, ni les uſages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de

chose à cela, & n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité qui regnent parmi nous soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe par les Livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (*g*) Comme les meilleurs maîtres à danser, ne sont pas toûjours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner

(*g*) Quand il est question d'objets aussi géneraux que les mœurs & les maniéres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours retrécir ses vûes, sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour sçavoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher si un Sçavant ou un autre sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une Nation, & sur lesquelles j'entens faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens: Examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas Philosopher, c'est perdre son tems & ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

de très-bonnes leçons de politesse ; sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans Commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substituë à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur ; à Athénes, à Rome, à la Chine, par tout on a vû la politesse & du langage & des maniéres accompagner toûjours, non les Sçavans & les Artistes, mais les Sciences & les beaux Arts.

L'Auteur attaque en suite les loüanges que j'ai données à l'ignorance : & me taxant d'avoir parlé plus en Ora-

teur qu'en Philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour ; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raiſon, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*h*) & brutale, qui nait d'un mauvais cœur & d'un eſprit faux ; une ignorance criminelle qui s'étend juſqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raiſon, avilit l'ame &

(*h*) Je ſerai fort étonné, ſi quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de pluſieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'oppoſer la liſte de toutes les troupes de Brigands qui ont infecté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort Sçavans hommes. Je les exhorte d'avance, à ne pas ſe fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'eſtiment néceſſaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il ſuffit d'être ignorant pour être vertueux ; ce ne ſeroit pas la peine de me répondre ; & par la même raiſon, je me croirai très-diſpenſé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me ſoûtenir le contraire.

rend les hommes ſemblables aux bê-tes : cette ignorance eſt celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étenduë des facultés qu'on a reçuës ; une ignorance modeſte, qui nait d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumiéres : Voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que

je demande au Ciel en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiècles heureux où les Sciences ont répandu par tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiécles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aiſément où, grace aux Sciences, *Ordre* & *Juſtice* ne ſeront plus que de vains noms faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes*; en quelque tems que ce ſoit, comment la guerre pourra-t'elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre? Je ne ſçaurois concevoir cela! *Des actions moins éton-*

nantes, mais plus héroïques. Perſonne aſſûrement ne diſputera à mon Adverſaire le droit de juger de l'héroïſme; mais penſe-t'il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous? *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des Conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; ſçachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe.* Je ne nie pas à l'Auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous, il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-corrompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues qu'on pourroit preſque les dire de tous les âges; & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des Bibliothéques &

faire des infolio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences, il n'a pû, ce me semble, avoir en vuë, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son tems. Mais ce léger anacronisme n'est point messéant à mon Adversaire: il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de sçavoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vû de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc, que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des Philosophes de son tems: mais je ne sçais qu'en conclure, sinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la Philosophie, & je ne

penſe pas avoir dit le contraire. Quoi! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe? Oüi ſans doute, répondrai-je ſans balancer : toutes celles qui ſont inutiles ; toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette derniére conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les Bibliothéques & détruire les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la Barbarie, & les mœurs ni gagneroient rien.* C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance ; & l'al-

* *Les vices nous reſteroient*, dit le Philoſophe que j'ai déja cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vû loin.

ternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations ; mais on n'a jamais vû de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les ſources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe ; en vain même vous raméneriez les hommes à cette premiére égalité, conſervatrice de l'innocence & ſource de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le feront toûjours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution preſque auſſi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il eſt blamable de déſirer & impoſſible de prévoir.

Laiſſons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque ſorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diverſion ſage, & tâchons de donner le change

à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces Tygres, afin qu'ils ne devorent pas nos enfans. Les lumiéres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loüé les Académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remédes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; &, ne pouvant plus approprier aux Peuples malades, la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui eſt bien plus, un vertueux Citoyen, qui dans la patrie qu'il a adoptée & qu'il rend heureuſe, vient de former pluſieurs inſtitutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une choſe très-digne de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Quand il eſt queſtion d'établiſſemens politiques, c'eſt le tems & le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts que les Princes favoriſent toûjours les Sciences & les Arts; j'en ai dit la raiſon: & dans l'état préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des Peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes ſujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient pas moins vicieux. Mon Adverſaire a négligé de tirer avantage

d'un exemple ſi frappant & ſi favorable en apparence à ſa cauſe; peut-être eſt-il le ſeul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas ſongé. Qu'il ſouffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuſe point à de grandes choſes les éloges qui leur ſont dûs; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

FIN.



